



OLIVIER VOGELSANG

Marie Fourquet écrit, joue et conduit «Mercedes Benz W123».

L'artiste qui choisit le détour pour viser juste

Théâtre

L'auteure et metteuse en scène franco-suisse Marie Fourquet, lauréate de la bourse Leenaards, traque le voyeurisme ordinaire

Oui, elle louche. Et ça lui va à ravir. Parce que Marie Fourquet sait adopter une vision et son contraire. Parce qu'elle parle en femme, mais par la voix d'hommes. Et parce qu'avec *Mercedes Benz W123*, elle plonge dans un fait divers sordide (et fictif) pour en repêcher les responsabilités collectives.

Née en 1976 dans le Pas-de-Calais, celle qui scrute simultanément de face et de biais s'est formée à la création théâtrale à l'École Lassaad de Bruxelles, avant de s'installer à Lausanne, où elle fonde en 2004 la compagnie Adapte avec Philippe Soltermann. Sur sol vaudois, elle se met à privilégier l'écriture sur le jeu. «L'isolement et le mal du pays m'en ont donné la première impulsion», analyse-t-elle. Et si on lui demande en quoi son pays d'origine influence son travail, elle répond sans hésiter: «Ma manière d'être femme et mère est différente de par ma culture, l'émancipation me semble plus acquise en France.»

Car «être femme», et faire du théâtre en tant que femme, se situe bien au cœur de sa démarche. Même si sa «marotte d'auteur» conduit Marie Fourquet non seulement à construire des personnages masculins, mais à en épouser le point de vue. En toute crudité. «J'ai

ainsi le sentiment d'aller plus loin: comme femme, je peux dire sur les hommes des choses qu'eux-mêmes ne disent pas.» Sans compter la stimulante friction dramatique que produit une parole masculine née d'une femme. Dans son polar actuellement à l'affiche, elle entre en scène après le monologue introductif du comédien Pierre Bandret, se présente («Je suis Marie Fourquet, l'auteure»), avant de camper, en lisant à la première personne, l'inspecteur qui mène l'enquête.

Or pour développer *Mercedes Benz W123* (dans le cadre du concours Textes-en-Scènes 2012), la dramaturge a été «accompagnée» par l'écrivain professionnel Christophe Fiat, versé quant à lui dans «les icônes féminines, ce qui apportait un angle complémentaire sans jamais remettre en question ma démarche», apprécie-t-elle. Si ce tutorat l'a aidée à «nettoyer» son texte, on devine que la bourse de 50 000 francs que vient de lui décerner la Fondation Leenaards (et dont résultera une prochaine pièce «sur la notion d'héritage») lui donnera les ailes nécessaires pour se passer de tout parrainage extérieur.

Après *Pour l'instant, je doute* ou *Europe: l'échappée belle*, la trentenaire en résidence au Théâtre Saint-Gervais poursuit sa recherche sur l'efficacité de l'acte théâtral. Pour ce faire, elle va «là où ça fait mal». «Pendant une heure dix, Dieu n'existe pas», admet-elle. Mais c'est l'occasion, sans moraliser, de regarder le voyeurisme en face. **Katia Berger**